Un biennois au service des Pays-Bas : François-Emile Neuhaus

Autor(en): **Rochat, Jules-J.**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **42 (1937)**

PDF erstellt am: **24.04.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-553641

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Un Biennois au service des Pays-Bas

François-Emile Neuhaus

par JULES-J. ROCHAT

rédacteur à BIENNE

Les anciens Biennois étaient gens fort belliqueux. Un chroniqueur nous apprend que le contingent de Bienne, aux batailles de Grandson et de Morat, se fit beaucoup remarquer. Ses hommes se montrèrent courageux, audacieux même. La mort ne les effrayait pas. Ils semblaient trouver un réel plaisir à la lutte.

En maintes autres circonstances, les Biennois prouvèrent qu'ils étaient d'excellents soldats. Ils aimaient le risque, l'aventure. Aussi furent-ils nombreux les Biennois qui prirent du service à l'étranger. Beaucoup d'entre eux réussirent même, grâce à leur conduite exemplaire, grâce à des qualités que savaient apprécier leurs chefs, à monter rapidement en grade. Tel fut le cas de François-Emile Neuhaus.

La vie de François-Emile Neuhaus fut donc celle de nombreux autres Biennois. Voilà pourquoi, bien qu'elle n'ait en elle-même rien d'exceptionnel, j'ai cru qu'il valait la peine de la narrer. Le récit de cette vie nous donne une idée semble-t-il assez précise de ce que fut l'existence d'à peu près tous les Biennois de bonne famille qui portèrent l'uniforme dans un pays étranger. Ainsi considérée, la biographie de François-Emile Neuhaus est une page d'histoire biennoise qui ne manque pas d'intérêt.

Pour écrire mon étude j'ai consulté des lettres inédites de François-Emile Neuhaus et de quelques-uns de ses correspondants; les rapports de service de François-Emile; un carnet à couverture carmin qui porte à sa première page le titre suivant: *Itinéraire de voyage de François-Emile Neuhaus.* Dans ce calepin, l'officier a noté ses faits et gestes, mais avec une extrême brièveté, avec une grande sécheresse; c'est une sorte de journal — de 33 pages manuscrites — qui va de 1816 à 1831.

La plupart de ces documents se trouvent dans les archives de la famille de feu le docteur F. Neuhaus, à Moutier. Je remercie infiniment Mme Vve F. Neuhaus et ses enfants d'avoir bien voulu m'autoriser à les consulter. Je remercie également mon ami, le docteur François Neuhaus, d'avoir facilité mes recherches.

* * *

François-Emile Neuhaus naquit à Bienne le 7 février 1794. Son père, François-Alexandre Neuhaus, avait été de nombreuses années professeur à la faculté de médecine de l'université de Nantes. Rentré au pays et devenu chancelier de sa ville natale, il avait été choisi par ses concitoyens pour défendre, à Paris, en 1796 et 1797, les intérêts de la ville de Bienne auprès du Directoire (1). François-Alexandre eut quatre enfants de sa première femme, Marianne Imer — nous ne retiendrons ici que les noms de Frédéric, né en 1780, et de François-Victor, né en 1782 — et deux jumeaux de la seconde, Elisabeth Visard: Melchior-Alexandre et François-Emile. Ces deux derniers vinrent au monde à l'hôtel de ville où le chancelier avait son appartement.

C'est donc place du Bourg que François-Emile organisa avec son frère ses premiers jeux; ce furent les jolies maisons qui entourent la placette en pente qui bornèrent son premier horizon. Mais il dut vite chercher à s'aventurer plus loin, à explorer de nouvelles rues. Car François-Emile était un enfant vif, toujours en mouvement.

François-Emile n'avait pas encore 9 ans quand il perdit son père. François-Alexandre Neuhaus mourut, en effet, le 17 janvier 1803. L'année suivante, sa veuve résolut de mettre ses deux enfants dans un institut. François-Victor, le frère consanguin d'Emile, qui habitait à Berne à ce moment-là, fut délégué à Münchenbuchsee pour prendre des renseignements sur l'institut Pestalozzi (2). Le lendemain (22 juin 1804) de sa visite au célèbre pédagogue, il écrivait à sa belle-mère:

J'ai vu Pestalozzi hier et lui ai parlé des deux petits; il m'a conseillé d'attendre que tout soit en ordre à Buchsee; il m'a dit que le prix actuel était de 21 louis par an; que cependant on devait compter sur les changements qu'il y aurait à l'avantage des nouveaux pensionnaires, que ça pourrait bien aller à 25 louis. Si donc, ma chère maman, vous êtes décidée à les mettre les deux là, vous pouvez prendre vos arrangements pour la fin du mois prochain au plus tard.

(1) Voir Jules-J. Rochat: „Un ambassadeur biennois à Paris", Bienne, éditions du „Journal du Jura", 1935.

(2) Pestalozzi, en 1804, venait de transférer son école du château de Berthoud dans l'ancien couvent des chevaliers de Saint-Jean à Münchenbuchsee. Le célèbre pédagogue se rendit à Yverdon en 1806.

Ils sont obligés d'avoir leur lit chacun, l'institut ne fournissant que la boisure.

François-Emile et Melchior-Alexandre furent-ils placés à Münchenbuchsee? C'est fort probable, bien qu'aucun document ne l'affirme. Ce qui est certain, c'est qu'ils fréquentèrent une excellente école, ainsi que leur mère l'avait désiré. François-Emile était instruit: plusieurs personnes qui le connurent bien l'affirment. Les lettres, fort bien tournées, que nous possédons encore de lui, le disent aussi.

* * *

A 16 ans, François-Emile était de retour à Bienne. A 17 ans, il se laissait enrôler dans l'armée de Napoléon. Il était bien jeune encore pour revêtir l'uniforme; mais on était alors en 1811. L'empereur avait besoin de soldats pour ses nombreuses campagnes. Il acceptait même des enfants.

L'agent recruteur n'eut d'ailleurs certainement pas besoin de parler longtemps au jeune homme pour le décider à s'enrôler. François-Emile Neuhaus était Biennois: il avait donc le goût de l'aventure. Il appartenait à une ville qui avait déjà fourni de nombreux soldats et d'excellents officiers aux régiments suisses à l'étranger. Il était d'une famille qui avait elle-même déjà donné des soldats distingués. Le jeune homme connaissait en détails la vie de son oncle François-Emmanuel, lieutenant au régiment suisse d'Eptingue, mortellement blessé le 13 septembre 1768 au siège de Bastia (Corse); il s'était intéressé à son cousin Rodolphe-Frédéric, officier dans le régiment de Vigier; mais surtout il entendait beaucoup parler de son frère consanguin François-Victor. Celui-ci avait été enrôlé tout jeune déjà. Il avait conquis ses grades sur les champs de bataille: fourrier, sergent, puis sergent-major, il avait été fait lieutenant à Iéna, puis capitaine pendant la campagne d'Espagne. Son courage lui avait valu le ruban de chevalier de la légion d'honneur à Wagram. De temps à autre, François-Victor donnait de ses nouvelles; il parlait des pays qu'il traversait, des villes où il s'arrêtait, des hommes qu'il fréquentait; il parlait aussi de batailles, de victoires; il parlait surtout de Napoléon. Ses récits étaient bien faits pour enflammer l'imagination de son jeune frère. François-Emile rêvait lui aussi de parcourir l'Europe dans les armées de Napoléon.

Français — Bienne appartenait au département du Haut-Rhin — François-Emile fut attribué, le 14 mars 1811, comme vélite (volontaire), au 2e régiment de chevau-légers de la garde impériale.

Son apprentissage de soldat, François-Emile Neuhaus allait le faire en prenant part à la campagne la plus pénible, la plus meurtrière de Napoléon, la campagne de Russie. Le 22 juin 1812, il se

trouvait à Kovno. Il y avait là, sous les ordres de Ney, de Davoust, d'Oudinot, de Murat, de Junod, de Poniatowski, 350 000 hommes qui acclamaient l'empereur. Du 23 au 26 juin, cette armée franchit le Niémen sur trois ponts jetés sur le fleuve par les pontonniers du général d'Eblé. L'enthousiasme était grand. Les Russes pourraient-ils résister à la Grande Armée? A la première rencontre, ils allaient être écrasés. C'est ce que pensait Barclay lui-même. Aussi l'excellent Barclay refusa-t-il tout combat. Chaque fois que Napoléon croyait le saisir, il s'évanouissait. Mais, en fuyant, il faisait le vide devant l'armée française et l'empêchait de se ravitailler. A Vilna, les Français manquaient déjà de pain. Puis ce fut la dyssenterie. Mais Napoléon avançait toujours. Le 28 juillet, il entrait à Witebsk après un sanglant combat; le 25 août, il se battait devant Smolensk; c'est au cours de cette meurtrière rencontre que le jeune vélite Neuhaus reçut sa première blessure, une balle à la jambe droite. Blessure sans gravité heureusement. Quelques jours de repos et l'adolescent fut rétabli.

Barclay avait adopté la bonne tactique. Mais à la cour du tsar tout le monde ne l'approuvait pas. Pourquoi toujours fuir? Les Russes seraient-ils des lâches? Barclay fut remplacé par le vieux Koutousof et celui-ci dut livrer la bataille que l'on demandait. Elle eut lieu le 7 septembre au sud de Borodino, derrière un petit affluent de la Moskowa; 30 000 Français et 40 000 Russes y perdirent la vie. Le 14 septembre, Napoléon faisait son entrée à Moscou. Il avait souhaité y passer l'hiver: pourtant, le 18 octobre, il quittait la ville dévastée par le feu.

Pour le retour, Napoléon dut prendre la même route que pour l'aller; car telle était la volonté de Koutousof. Les territoires que traversait l'armée étaient dévastés; il n'y avait rien à manger. Aussi les hommes, affamés, avaient-ils de la peine à résister au froid qui était terrible. Chaque jour, des centaines tombaient. Le 9 novembre, Napoléon revoyait Smolensk. Les Russes l'attendaient à Krasnoï; mais ils n'osèrent attaquer. L'artillerie se contenta de balayer la route. Les grenadiers formés en carré et l'arme au bras, passèrent, impassibles, sous la pluie d'obus.

La Bérésina fut atteinte le 25 novembre. Les quatre cents pontonniers du général d'Eblé — quatre cents héros — demeurèrent quarante-huit heures dans l'eau glacée pour construire, à Studianka, les deux ponts qui permirent à l'armée française de franchir le fleuve et d'attaquer, le 29, les Russes qui voulaient lui barrer la route. La bataille fut terrible. Oudinot blessé fut remplacé par Ney. François-Emile Neuhaus, en ces journées, fit preuve de courage et d'une magnifique endurance. Son frère François-Victor, alors capitaine d'infanterie, fut, le 29, grièvement blessé. Demeura-t-il sur le champ de

bataille? Essaya-t-il de poursuivre sa route? Il n'atteignit jamais Cassel, ville où devait se regrouper son régiment. Il avait 30 ans.

(Photo Acquadro, La Neuveville)

Le colonel François-Emile Neuhaus

D'après le tableau non signé, mais excellent d'un peintre hollandais. Ce tableau est actuellement la propriété de M. Emile Neuhaus, ancien conservateur des forêts du Jura, à Cerlier.

La retraite de la Grande Armée se transformait en désastre. Le thermomètre marquait trente degrés au-dessous de zéro. Les soldats mal nourris, en haillons, ne résistaient pas au froid. Ils marchaient jusqu'à l'épuisement, puis se couchaient dans la neige pour attendre

la mort. De mauvaises nouvelles étant arrivées de Paris, Napoléon se décida brusquement à rentrer en France. Murat prit le commandement de l'armée.

Quand François-Emile parvint à Vilna, la ville était encombrée de blessés. Ney, admirable d'énergie, réussit, pendant 24 heures à tenir l'ennemi en échec, afin de permettre aux hommes valides de fuir. Les malheureux qui ne purent aller plus loin furent exterminés par les Russes. Dès qu'ils furent dans la ville, les Cosaques se mirent à sabrer tous les soldats qu'ils rencontraient. Les juifs lithuaniens, après les avoir dépouillés, jetaient les blessés par les fenêtres et les égorgeaient dans la rue. Au bout de quelques jours, il y eut dans Vilna 45 000 cadavres; comme il était impossible de creuser le sol gelé — le thermomètre marquait encore de 20 à 25 degrés sous zéro — on dut renoncer à les enterrer.

Enfin, le 16 décembre, les débris de la Grande Armée atteignaient le Niémen. 20 000 soldats harassés, maigres, malades, franchirent le fleuve. 330 000 hommes étaient demeurés en Russie, 330 000 hommes étaient morts au cours de cette campagne.

* * *

François-Emile Neuhaus demeura quelques jours à Danzig avant de repasser l'Elbe.

Il s'était, pendant la campagne de Russie, fort bien comporté. Il avait surtout fait preuve d'endurance, d'une endurance de vieux troupier, de courage, de volonté. Aussi méritait-il une récompense: il fut, le 20 février 1813, nommé chevalier de la légion d'honneur.

Après quelques mois de trève, les hostilités reprirent en mai 1813. Les vaincus, les Prussiens surtout, avaient repris espoir après la défaite de Napoléon en Russie et se soulevaient. Le 2 mai, François-Emile prit part, sous les ordres du maréchal Bessière, à la bataille de Lutzen. Blessé d'un coup de sabre à la main droite, il dut quitter pour quelques jours sa compagnie. Il fut alors l'hôte d'un nommé Schmidt, receveur de domaine, à Erfurt, en Saxe.

Un armistice fut conclu en juillet, puis brusquement interrompu en août. Après leur défaite à Leipzig (16,17,18 octobre), les Français battirent en retraite. Le 30 octobre, 60 000 Bavarois et Autrichiens tentèrent de barrer la route à Napoléon. Mais ils furent culbutés par la garde impériale, où le chevau-léger Neuhaus avait repris sa place. Au début de novembre, les Français repassaient le Rhin.

Quinze jours plus tard, François-Emile Neuhaus se trouvait à Versailles. C'est là qu'en décembre il fut promu au grade de maréchal des logis. Il avait 19 ans.

Au début de 1814, les Alliés envahirent la France. Neuhaus prit

part à quelques combats. Le 29 mars, il se trouvait à Paris, sous les ordres du roi d'Espagne, Joseph, quand l'ennemi parvint aux portes de la capitale. La bataille s'engagea le 30. Le soir, écrasés par le nombre, les Français se rendirent. Les troupes de ligne quittèrent la ville pendant la nuit. Avec son régiment, François-Emile gagna Fontainebleau où se trouvait Napoléon. Le 4 avril, l'empereur abdiquait en faveur du roi de Rome.

C'est le 12 mai 1814 que parut le décret royal permettant aux étrangers faisant du service en France de quitter l'armée s'ils le désiraient. Et c'est le 30 mai 1814 que fut signé le premier traité de Paris, qui ramenait la France à ses frontières de 1792. Devenu citoyen suisse, le jeune chevau-léger demanda son licenciement au début de juillet, alors qu'il se trouvait à Angers. Il l'obtint immédiatement et, le 12 juillet 1814, il prenait congé de ses camarades et de ses chefs militaires. S'il avait pu prévoir le retour de Napoléon de l'île d'Elbe, peut-être n'aurait-il pas quitté avec tant de précipitation la vieille garde. Car Neuhaus avait pour l'empereur une admiration qui jamais ne s'atténua.

* * *

A Bienne, François-Emile Neuhaus retrouva sa mère, ses amis. Durant l'hiver, il fit de nombreuses promenades. On l'invita beaucoup, afin d'entendre le récit de ses campagnes; car le jeune homme était un conteur excellent. Il savait donner de la couleur et de la vie à ses récits.

En France, un peu de tranquillité était revenue. Mais Louis XVIII n'avait pas su gagner l'affection de son peuple. Aussi le retour de Napoléon, en mars 1815, fut-il salué avec enthousiasme par l'armée. Du golfe Juan à Paris, ce fut une marche triomphale. Cependant, les souverains alliés, rassemblés à Vienne n'entendaient pas laisser Napoléon remonter sur le trône de France. L'ayant déclaré *hors la loi,* ils mobilisèrent. On sait la suite. Waterloo n'arrêta pas l'invasion.

La Suisse avait, elle aussi, levé des troupes. La troisième division, sous les ordres du colonel d'Affry, occupait Bâle et le Jura. Après quelques escarmouches qui se produisirent dans l'ancienne principauté de Bâle, la diète décida — ce qui n'était pas très chevaleresque à ce moment-là — d'envahir la Franche-Comté. 25 000 hommes passèrent la frontière. On mit le siège devant Huningue qui capitula le 26 août 1815. Le 3 juillet, Blamont, Saint-Hippolyte et Morteau furent occupés. Pendant ce temps, la brigade de réserve Abyberg (4 bataillons de ligne) était concentrée à Bienne, puis dirigée sur Morteau et Pontarlier.

Mais en septembre déjà, un grand nombre de bataillons étaient licenciés; après le 12 octobre — il y avait eu ce jour-là une grande distribution de médailles à Yverdon — il n'y avait plus sous les armes que la brigade Abyberg et deux bataillons d'infanterie: l'état-major était à Berne, le bataillon Rœsselet dans le pays de Gex, le bataillon Dériaz à Bienne et les bataillons Duchêne et Bleuler à Bâle.

François-Emile Neuhaus avait, naturellement, pris part à l'occupation des frontières puis à la courte campagne de Franche-Comté. Le 1er mars 1815, il avait été incorporé, avec le grade de lieutenant, au premier bataillon de la milice bernoise. Il avait obtenu, le 12 mai de la même année, le grade de premier-lieutenant. Il fut démobilisé le 13 mars 1816.

* * *

François-Emile Neuhaus était né soldat. Il avait l'esprit d'aventure dans le sang. Aussi l'inactivité lui pesait-elle. La vie tranquille de la petite cité ne lui allait pas. Ce qu'il aimait, c'était le cliquetis des armes, l'atmosphère des camps. Partir, oui. Mais où? Précisément, les Pays-Bas demandaient des soldats.

Durant tout le XVIIIe siècle, d'excellentes relations n'avaient cessé de régner entre la Suisse et les Etats Généraux. Les Suisses des cantons protestants allaient volontiers faire du service en Hollande. Ils y étaient bien reçus; la solde était élevée et payée avec régularité. Dès 1781, il y eut même, aux Indes Néerlandaises, un régiment composé en majorité de Suisses.

Quand la Hollande fut transformée en République Batave, les Suisses, naturellement, furent licenciés. A la chute de Napoléon, Guillaume Ier de Nassau (fils de l'ancien statthalter), devenu roi des Pays-Bas (Hollande et Belgique réunies), se hâta de les rappeler. Il signa, en 1814 et 1815, des capitulations avec les cantons. Dès lors, la Hollande eut quatre régiments suisses à son service; un régiment comptait 2 005 hommes et était divisé en deux bataillons de dix compagnies chacun.

Neuhaus, attribué au régiment de Jenner no 29, quitta Bienne le 17 mai 1816 pour rejoindre, à Berne, les hommes qui devaient faire le voyage avec lui. Le détachement complet se mit en marche le 18. Il était composé de 268 recrues et de 9 officiers; ceux-ci étaient le capitaine C. Risold, qui commandait le détachement, le capitaine L. Jaquet, le premier lieutenant François-Emile Neuhaus, les lieutenants Marcuard, Steiger, Favrot, Thormann et Wild, et l'adjudant Blatter.

Le 21, à Bâle, la petite troupe prit place sur deux bateaux abon-

damment pourvus de pain, de fromage, de viande cuite et de vin. Le voyage fut excellent et fort joyeux. Un seul incident: à Mayence, les autorités militaires arrêtèrent neuf recrues qui auraient dû appartenir, nous dit Neuhaus, à l'armée austro-prussienne. Le détachement parvint le 4 juin à Bois-le-Duc; il fut accueilli aux portes de la ville par le corps des officiers et la musique du régiment. Neuhaus fut attribué au deuxième bataillon. Le lendemain de son arrivée, il se mit en quête d'un « garni ». Il trouva ce qui lui convenait chez un horloger qui possédait une maison, place du Marché, au centre de la ville.

Après les campagnes de Russie et d'Allemagne, sous Napoléon, Neuhaus devait trouver fort tranquille et reposante la vie de garnison en Hollande. Mais monotone, cette existence était aussi sans risques. C'était beaucoup pour qui savait apprécier cet avantage. Neuhaus l'appréciait-il? Assez peu, semble-t-il. Pour se distraire, le jeune officier se mit à voir beaucoup de monde. Très vite, il sut se faire à Bois-le-Duc d'excellentes connaissances. Il aimait surtout la compagnie d'un lieutenant-colonel des lanciers de la garde impériale en retraite, nommé Houvenard. Cet officier, qui avait perdu un bras à Lutzen, aimait à rappeler ses campagnes et Neuhaus l'écoutait avec plaisir. Tous deux avaient pour Napoléon la plus grande admiration. Neuhaus voyait aussi volontiers un ancien lieutenant des lanciers de la garde, devenu capitaine de gendarmerie, Leutner, marié et père de deux charmantes fillettes.

Cependant, malgré ses nombreux nouveaux amis, la vie de caserne pesait un peu à l'ancien vélite. Il était jeune, exubérant. Il désirait voir le monde. Aussi, ayant obtenu, en mai 1819, quinze jours de congé, se rendit-il immédiatement à La Haye, après avoir visité, à Rotterdam, le *Vasco de Gama,* un brick qui faisait le commerce avec Java. Dans la capitale, il sollicita une audience du ministre des colonies et lui demanda de pouvoir passer avec son grade dans l'armée des Indes (cavalerie). Le ministre promit au jeune homme de s'occuper de lui. Pourtant celui-ci dut attendre longtemps encore que son vœu pût se réaliser.

A La Haye, François-Emile s'en alla rendre visite, rue Nieuwehaven où il habitait, au lieutenant-colonel au service des Pays-Bas en retraite Thellung de Courtelary, avec lequel il passa quelques heures à parler de la Suisse et du service militaire. Neuhaus le revit plusieurs fois encore dans la suite.

De retour à Bois-le-Duc, après avoir longé quelques fleuves et canaux à bord du *Neederlander,* après avoir visité Leyde, Haarlem, Amsterdam et Utrecht, et dépensé 173 florins, il apprit, le 1er juin 1819, que cinq compagnies — dont la sienne— du 2e bataillon étaient

envoyées en garnison à Graves, sous le commandement du major de Graffenried. C'était une petite diversion. Le 18 avril 1820, il fut nommé capitaine. Neuhaus avait alors 26 ans.

* * *

Le premier grand congé de François-Emile Neuhaus — son « congé de semestre » — débuta le 18 décembre 1820. Neuhaus se rendit tout d'abord à Bréda où il passa deux jours avec les officiers du premier bataillon du régiment de Jenner. Puis il se dirigea lentement sur Paris où il séjourna, à l'hôtel des Quinze-Vingt, du 26 décembre 1820 au 11 janvier 1821 et où il rendit visite à son frère Alexandre et à d'anciens camarades de la garde impériale. Le soir du 14 janvier, il couchait à Neuchâtel, à l'hôtel du Faucon. La diligence qu'il prit le lendemain se renversa entre Saint-Blaise et Marin, interrompant brusquement le joyeux entretien des voyageurs. Personne, heureusement, ne fut blessé.

A Bienne, Neuhaus retrouva sa mère, toujours en excellente santé. Il revit avec plaisir des camarades d'enfance. Cependant, n'oublions pas que ses meilleurs amis étaient ses camarades du régiment. Malgré toute la joie qu'il eut de revoir Bienne, le jeune officier fut heureux, le 12 juin 1821, de reprendre, par Porrentruy, le chemin des Pays-Bas. Le 23, à Tournay, il rendit visite au colonel Teiken de Perhove, commandant le 5e dragon, son ancien chef d'escadron aux lanciers de la garde, qui le reçut admirablement et le fit assister aux manœuvres de son corps. Enfin, le 9 juillet, il reprenait à Graves le commandement de sa compagnie.

Cette même année 1821, le capitaine Neuhaus obtint, en septembre, un nouveau congé de huit jours. Il le passa en grande partie au camp de Geist où se trouvaient deux régiments suisses. Il logea sous la tente du capitaine H. Landolt, du 30e régiment suisse.

Au début de l'hiver, Neuhaus reçut l'ordre de regagner Bois-le-Duc avec sa compagnie. Il en fut heureux. A Bois-le-Duc, il s'était fait de bons amis. Au début de 1822, il apprit aussi à connaître un riche commerçant, François Lightenveld, qui le reçut chez lui avec une telle affabilité que Neuhaus retourna très souvent le voir. François Lightenveld avait plusieurs enfants: Jean et Daniel, des commerçants fort avisés, Léonard, un avocat qui fit une très belle carrière, Jacqueline, Catherine, Marie et Thérèse-Delphine, celle-ci née le 17 mai 1799. Il donnait de temps à autre des fêtes fort gaies auxquelles Neuhaus fut naturellement invité. Le jeune officier apprit également à connaître les parents de la famille Lightenveld, parents qui à leur tour le reçurent à bras ouverts.

Neuhaus, à Bois-le-Duc, ne s'ennuyait pas.

Le capitaine Neuhaus obtint son deuxième congé de semestre le 16 avril 1823. Après avoir remis sa compagnie au premier-lieutenant Wagner, il gagna tout d'abord Paris. Dix jours plus tard il était à Porrentruy où l'attendait son ami L. Quiquerez, officier au même régiment que lui. Quiquerez retint Neuhaus quelques jours dans sa propriété de Bellerive, près de Delémont. François-Emile arriva à Bienne le 16 mai. Il avait dans ses bagages un perroquet qui eut un gros succès de curiosité dans la ville. Il avait dépensé pour son voyage de Bois-le-Duc à Bienne 265 francs.

Neuhaus profita de ses vacances pour faire plusieurs excursions dans le pays. En juin, il se rendit dans l'Emmenthal avec Louis Moser et Neuhaus-Verdan, du Rockhal. Ils visitèrent Thoune, Sumiswald, Langenthal et Soleure. Ils demeurèrent tout un jour au couvent de Saint-Urban. En septembre, le capitaine Jaquet, le lieutenant Quiquerez et Louis Soulzener, de Paris, vinrent prendre leur ami pour se rendre à l'île de Saint-Pierre, puis à Berne, à Fraubrunnen et à Hindelbank.

Neuhaus trouva ses vacances si agréables qu'il décida de les prolonger. Son chef lui permit de rester encore cinq mois en Suisse à demi-solde. Neuhaus ne regagna donc les Pays-Bas qu'au début de 1824 (le 3 février).

En juin 1824, François-Emile se rendit de nouveau à La Haye où il obtint audience du roi et du ministre de la guerre d'Aubrenné; une nouvelle fois, il demanda — sans succès — son transfert dans l'armée des Indes. Peu après, le régiment de Jenner était envoyé à Anvers.

Le troisième congé de semestre du capitaine Neuhaus débuta le 14 février 1826. L'officier se rendit tout d'abord à La Haye rappeler au ministre de la guerre sa requête. Puis, après être demeuré huit jours à Bois-le-Duc et quinze chez le bourgmestre van Berenstein, à Vugt, il prit le chemin de la France et de la Suisse. Arrivé à Bienne le 24 mars, il y demeura jusqu'au 4 août. Il rejoignit son corps en compagnie du capitaine Jaquet qui lui avait donné rendez-vous à Bâle.

En passant par Emmendingen, Neuhaus alla rendre visite à Mme Roth, née Julie Schnyder, qui lui remit pour le voyage quelques cruches de *Margravia* de 1740 (1). Neuhaus et Jaquet se réjouissaient fort de boire ce vin, qui devait être excellent. Pour le rafraîchir, les deux officiers attachèrent les cruches à une ficelle et les laissèrent glisser dans l'eau tandis que le bateau à vapeur descendait le Rhin. Malheureusement, le courant était assez fort et la ficelle

(1) Du „Markgræfler", vin du Markgrafenland, du Grand Duché de Bade.

se rompit. On se représente facilement la déception des deux hommes en voyant disparaître ce vin vieux de près de cent ans.

Depuis Bienne, Neuhaus avait voyagé en compagnie d'une demoiselle Louise Pardis, de Fribourg. Mlle Pardis, qui se rendait à Prague, quitta les deux officiers à Francfort après avoir emprunté à Neuhaus 120 francs qu'elle promit de lui renvoyer à Anvers. A Bergen, les deux officiers firent « une ample provision de Charlachbergen » (1). Conséquence: à Cologne, le capitaine Jaquet, malade, dut garder deux jours le lit. Le voyage se poursuivit ensuite en diligence par Aix-la-Chapelle, Liége et Louvain. Les deux officiers arrivèrent à Anvers le 15 août.

L'année suivante, nouveau congé, mais de quinze jours seulement. Neuhaus visita le Brabant septentrional avant de se rendre à Bois-le-Duc où la famille Lightenveld l'accueillait toujours avec joie.

En juillet 1827, Neuhaus demanda un congé supplémentaire d'un mois et demi pour se rendre à la mer, à Ostende. De nombreux officiers l'avaient déjà précédé dans cette ville. L'un d'eux, un capitaine anglais du nom de Mac Lane lui proposa un jour d'aller à Londres. Neuhaus accepta immédiatement et les deux hommes s'embarquèrent à bord du *Sphinx*. Pendant quatre jours, Neuhaus parcourut les rues de la capitale anglaise. Puis il regagna Ostende sur le paquebot *Superbe*. Son escapade lui coûta 169 florins.

Le 25 août, le jeune capitaine se trouvait à Bruxelles où l'avocat Lightenveld et sa sœur Thérèse venaient d'arriver. En compagnie de ses amis, François-Emile parcourut la ville en voiture, se rendit le soir au théâtre. Il se fit un plaisir, le lendemain, d'accompagner Thérèse de l'église à l'hôtel, puis de recommencer avec elle la visite de la ville. Enfin, le 28, il prit congé de Thérèse et de son frère après avoir passé en leur compagnie de fort belles journées.

Dans la diligence qui le ramenait à Anvers, le capitaine souriait en songeant à la jeune fille qu'il venait de quitter et qu'il reverrait bientôt.

* * *

A Anvers, François-Emile Neuhaus voyait très souvent deux autres Biennois, comme lui soldats au service des Pays-Bas: Edouard Wildermeth et Arnold Blœsch, ce dernier incorporé au régiment de Jenner le 6 janvier 1826. Neuhaus s'était même engagé à surveiller le jeune Wildermeth. Celui-ci, cadet au régiment de Jenner depuis novembre 1825, était le fils de Sigismond-Henri Wildermeth; Sigismond-

(1) Le „Scharlachberger" est un vin de la Hesse rhénane (le Scharlachberg se trouve près de Bingen) fort apprécié.

Henri, né en 1765, avait été officier au service de la Prusse jusqu'en 1791, maire de Bienne de 1799 à 1813; il mourut en 1847. Neuhaus s'intéressa au jeune Wildermeth comme s'il se fût agi de son propre enfant; il sut même le morigéner au besoin. Cependant, les réprimandes ne vinrent que plus tard. Au début de son séjour en Hollande, le jeune cadet se montra obéissant, appliqué. Ses chefs en furent enchantés et, le 7 janvier 1826, Neuhaus écrivait à Sigismond Wildermeth:

Je présume qu'il (Edouard) vous aura déjà donné de ses nouvelles; et comment il se trouve dans sa nouvelle carrière, qui n'est pas des plus agréables pour le moment. Mais vous ne sauriez croire avec quel courage il surmonte tous les obstacles. (1)

Edouard Wildermeth était aimable, souriant. Il avait le don de plaire. Malheureusement, il manquait un peu de caractère. Il se laissait facilement entraîner et les occasions de s'amuser, à Anvers, ne manquaient pas. Neuhaus fit son possible pour maintenir le jeune homme dans le droit chemin. Il essaya de lui inculquer l'esprit militaire qui lui faisait quelque peu défaut. Il fit de son mieux pour le soustraire à la mauvaise influence de quelques-uns de ses camarades.

Je lui ai conseillé, écrit-il à Sigismond Wildermeth, de se former dans les armes; pour cet usage, je lui ai fourni mes fleurets; c'est un exercice sain qui forme un jeune homme, lui donne bonne tournure et il se fera respecter par ses frères d'armes. (2)

Malheureusement, Edouard Wildermeth n'écoutait que d'une oreille les conseils de François-Emile Neuhaus. Son besoin de s'amuser était trop vif pour que les sages recommandations du capitaine pussent avoir quelque effet sur lui. Il se mit à fréquenter les lieux de plaisirs, avec une certaine retenue tout d'abord, puis de plus en plus fréquemment. Mais, pour mener la grande vie, il faut de l'argent. Edouard Wildermeth contracta des dettes. Neuhaus l'apprit en rentrant de son congé de semestre de 1826. Il manda le jeune homme, l'admonesta comme il convenait et le menaça de sanctions. Edouard Wildermeth ayant promis de s'amender, Neuhaus finit par pardonner. Cependant son pardon n'alla pas jusqu'à cacher ces dettes à Sigismond Wildermeth. Au reste, ne fallait-il pas que ce dernier les payât? Dans la lettre, où il contait à Sigismond Wildermeth les frasques de son fils (3), François-Emile Neuhaus parlait encore de

(1) Lettre d'Anvers du 7 janvier 1826.
(2) Lettre d'Anvers du 4 mai 1827.
(3) Lettre d'Anvers du 14 octobre 1827.

son régiment (1); puis il remerciait son ami des nouvelles qu'il lui avait communiquées de Bienne (2). Sa missive se terminait ainsi:

La cure d'Ostende m'a été très favorable, mais le vin me manquait; aussi ai-je quelques fois regretté de ne pouvoir fouiller la petite cave du bon papa Verdan; j'espère qu'à mon retour vous m'aiderez à regagner le temps perdu.

Cette bouteille tant désirée, Neuhaus put la boire à Noël ou au Nouvel-An avec ses amis de Bienne, car son quatrième « congé de semestre » débuta le 10 décembre 1827. Après avoir remis au lieutenant Paul Thomasset le commandement de sa compagnie, Neuhaus quitta Anvers en même temps que le capitaine Blatter. Le 20, il était à Mulhouse. A Bâle, il descendit à l'hôtel de la Cigogne où il rencontra Mme Schmidt de Nidau, qui l'invita le lendemain à prendre place dans sa voiture. Deux jours plus tard, il arrivait à Bienne.

* * *

Pendant ses vacances, Neuhaus fit de nouveau de nombreuses promenades. Au printemps de 1828, en compagnie de son frère, rentré de Paris, de Louis Soulzener, de Paris, de Charles Neuhaus (3), il fit une course au Weissenstein. Deux jours plus tard, il se trouvait à Soleure où quelques officiers — les capitaines Schmidt, Brunner, Glutz et Meyer, les lieutenants Kully et Budiker — vinrent le voir à la Couronne. Le lendemain, il partait pour Neuchâtel avec Soulzener.

Le 1er juin, Neuhaus quittait de nouveau Bienne. Il se rendait à Genève où Léonard Lightenveld et sa sœur Thérèse, qui rentraient de Nice, lui avaient donné rendez-vous. L'officier revit la jeune fille avec joie, une joie qu'il ne chercha pas à cacher. Quelques jours plus tard, à bord du *Guillaume Tell* qui les conduisait à Lausanne,

(1) Neuhaus écrit: „Ne sachant si Edouard vous aura donné connaissance de nos promotions, je vous les donne ci-après: Le capitaine d'Erlach a passé major, le lieutenant Roulet et de Bonstetten, capitaines, les deuxièmes lieutenants May, de Buren, Neuenschwander, de Maler et Meyrat, premiers lieutenants et les cadets de Buren, May, Sturler et de Muralt, sous-lieutenants; aussi voilà un grand pas pour votre fils, et probablement avant quelque temps il y aura encore d'autres mutations."

(2) „Je vous suis fort obligé des nouvelles que vous daignez me communiquer de ma patrie; il paraît que nos jeunes mariés (les époux Charles Neuhaus-Verdan) prennent goût car si cela continue il faudra bâtir un faubourg rien que pour loger la famille Verdan-Neuhaus-Stuber et Schwab, qui formeront bientôt à eux seuls la population de notre ville". Charles Neuhaus avait épousé Julie-Fanny Verdan le 27 décembre 1824. Il eut d'elle sept enfants.

(3) Il s'agit ici du célèbre Jean-Charles-Frédéric Neuhaus, devenu en 1830 membre de la constituante, puis conseiller d'Etat, chef du département de l'instruction publique, député à la diète et, enfin, avoyer de la république de Berne (1839—1841). Né à Neuchâtel le 9 février 1796, Ch. Neuhaus mourut à Bienne le 8 juin 1849.

François-Emile offrit à sa compagne deux épingles et une bague qu'il avait achetées pour elle à Genève. Il faisait beau cet après-midi-là. Il y avait du soleil sur les choses et dans leur cœur. A Lausanne, ils s'en allèrent rêver sur la terrasse de la cathédrale. Le lendemain, une voiture particulière les conduisit à Yverdon où ils prirent le bateau *L'Union*. Plus tard, à Neuchâtel, Neuhaus notait dans son carnet: « Passé une soirée délicieuse auprès de Thérèse. »

Les jours suivants, Lightenveld, François-Emile et Thérèse visitèrent Berne, puis Thoune. Ils se fixèrent enfin à Interlaken. De là, ils firent de nombreuses excursions dans les environs: sur le lac, en barque à rames; dans la montagne, où ils visitaient châteaux ou ruines, cascades ou torrents. Un jour, ils gravirent l'Abendberg et le soir Neuhaus écrivait dans son précieux calepin: « J'ai tenu compagnie à Thérèse pendant que Lightenveld et Blatter (1) grimpaient sur la cime. La descente étant fort rapide, j'ai obtenu le bras de Thérèse. Entendu au vallon le *Ranz des Vaches* répété par l'écho des montagnes. » Il a obtenu le bras de Thérèse: avec quelle joie l'officier dut noter ce détail! Car il était sérieusement amoureux.

Le lendemain, les jeunes gens quittèrent à 3 heures déjà leur pension pour faire l'ascension de la Wengernalp. Thérèse avait pris place sur un mulet. Mais laissons parler Neuhaus:

Arrivés à 11 heures sur la crête. Salués par la chute d'une grande avalanche de la pente de la Jungfrau. Après une collation délicieuse, fait tirer quelques coups d'un mortier contre les glaciers. Après-midi, descendus la vallée de Grindelwald. A mi-chemin, régalés d'excellente crème dans un chalet. Visité les sources et glaciers de la Lutschine, où nous faillîmes être engloutis par la chute d'un immense bloc de glace. Arrivés, harassés, au logement tenu par le frère du capitaine Rodolphe Blatter qui nous servit un mauvais dîner. Retournés vers 6 heures avec la voiture. Nous n'arrivâmes de Lauterbrunnen à Interlaken qu'à 10 heures du soir.

D'habitude, Neuhaus note avec plus de brièveté ses faits et gestes. Pour qu'il donne tant de détails sur cette course, il fallait vraiment qu'elle l'eût enchanté. Mais comment en aurait-il été autrement quand il la faisait en compagnie de Thérèse Lightenveld et que celle-ci lui devenait chaque jour plus chère? Maintenant, l'officier ne cachait plus l'amour qu'il portait à la jolie Hollandaise et cet amour ne semblait guère déplaire à celle qui l'avait fait naître. Neuhaus croyait pouvoir regarder l'avenir avec confiance.

Les derniers jours de leur séjour dans l'Oberland furent attristés par la pluie et le froid. Ils quittèrent Interlaken le vendredi 27

(1) Le capitaine Rodolphe Blatter était lui aussi au service de la Hollande et faisait partie du même régiment que F.-E. Neuhaus. Nous avons vu qu'en décembre 1827 ils étaient rentrés en Suisse ensemble pour y passer leur congé de semestre.

juin. Après une visite à Berne et à Fribourg, ils arrivèrent à Bienne le 29. Neuhaus conduisit ses amis à l'hôtel de la Couronne où il leur avait fait préparer des chambres. Après quoi il les présenta à sa mère.

Quand le beau fut revenu, les jeunes gens visitèrent la contrée; par une magnifique après-midi, ils se rendirent à l'île de Saint-Pierre. Ils allaient souvent se baigner. Un jour, Thérèse oublia sa bague — le cadeau de François-Emile — dans la maison des bains; mais elle la retrouva heureusement un peu plus tard: les baigneurs n'étaient à cette époque pas très nombreux.

Enfin, ce fut le départ. Le 6 juillet 1828, un dimanche, Neuhaus écrivit dans son carnet: « Attendu le matin, devant les fenêtres de l'hôtel, le lever de Thérèse. Après déjeuner, pris congé d'eux. Partis à 6 heures pour Bâle. »

C'est assez bref et fort sec. Dans son journal, Neuhaus ne se laissait pas aller aux épanchements lyriques. Pourtant les adieux, après de si belles journées, durent être quelque peu tristes. Mais cette tristesse était atténuée par l'espoir de se revoir bientôt. Thérèse n'avait pas découragé les avances de François-Emile; bien au contraire. Le jeune capitaine pouvait donc espérer que le rêve qu'il avait fait à Interlaken — peut-être avant déjà — se réaliserait bientôt.

* * *

Alors que François-Emile Neuhaus était encore dans l'Oberland, le capitaine Blatter avait appris à son ami que les régiments suisses des Pays-Bas allaient être dissous. Le jour même du départ de Thérèse, Neuhaus se rendit à Berne au bureau de recrutement demander des précisions.

François-Emile resta encore trois semaines à Bienne. Il se mit en route le 3 août pour rejoindre son régiment. Un Biennois, François Huber, qui se rendait à Carlsruhe, s'installa dans la même diligence que lui. A Bâle, François-Emile retrouva le capitaine Brunner, de Soleure, du 32e régiment suisse, et les lieutenants A. Steiger et A. Sturler de son propre régiment. Tous ces officiers prirent le même bateau jusqu'à Nimègue. Dans cette ville, Neuhaus monta dans une méchante diligence qui le conduisit à Bois-le-Duc. Le jeune capitaine était maintenant fermement décidé à demander la main de Thérèse Lightenveld. Il s'en ouvrit à Léonard, le frère de la jeune fille, qui accueillit sa confidence avec quelque froideur. François-Emile en fut tout bouleversé. Il nota dans son carnet: « Rentré tout pensif et plus indécis que jamais sur mon avenir. » Léonard Lightenveld (1) n'avait

(1) Léonard portait une grande affection à sa sœur dont il était un peu le confident. Quand, tout jeunes déjà, ils étaient au pensionnat, Léonard et Thérèse s'écrivaient très souvent. Depuis leur intimité n'avait pas cessé.

contre Neuhaus aucune animosité. Bien au contraire. Il avait eu maintes fois l'occasion d'apprécier ses qualités. Pourquoi donc les projets de François-Emile ne l'enchantèrent-ils pas?

Thérèse Lightenveld était de constitution quelque peu délicate. Cependant, elle n'avait guère été malade jusque-là parce que sa vie avait été facile. Riche, son père avait pu combler tous ses vœux. Elle n'avait, dans la luxueuse maison paternelle de Bois-le-Duc, rien à désirer. Mais en devenant la femme d'un officier, ne devrait-elle pas renoncer à tout ce luxe? Et le pourrait-elle sans nuire à sa santé? Léonard se le demandait; il était tout près de penser que sa sœur n'était pas assez robuste pour devenir la femme d'un soldat. Voilà pourquoi il fit grise mine à Neuhaus quand celui-ci lui parla de ses projets de mariage.

Mais ses amis Lightenveld, s'ils ne reçurent pas avec joie sa demande, ne la refusèrent pas non plus. Cependant, leur indécision ne convenait pas à l'amoureux. Le 28 août, François-Emile demanda une réponse définitive; on la lui promit par lettre.

Le capitaine Neuhaus partit le 29 août pour Anvers. Le 30, il reprenait le commandement de sa compagnie.

* * *

En 1829, le capitaine Neuhaus avait un instant songé à passer au service de Naples. Berne venait, en effet, de décider — pour l'envoyer dans la péninsule — la création d'un régiment où pourraient entrer tous les officiers, sous-officiers et soldats qui avaient appartenu aux régiments des Pays-Bas licenciés. François-Emile Neuhaus, alors qu'il était encore en vacances à Bienne, s'était fait inscrire. Mais il ne savait pas encore, à ce moment-là, que Guillaume Ier de Nassau acceptait dans les troupes nationales hollandaises tous les Suisses qui désiraient y servir. Quand, rentré en Hollande, cette décision du roi lui fut communiquée, quand on lui eût confirmé que les officiers et sous-officiers conservaient leur grade dans leur nouvelle unité, il écrivit sans tarder à Berne qu'il renonçait à faire partie du régiment bernois au service de Naples. Car Neuhaus avait toujours souhaité servir aux Indes. L'occasion qui s'en présentait maintenant, allait-il la manquer? Il fit savoir au ministre de la guerre hollandais qu'il était toujours décidé à servir dans les troupes coloniales. Il y fut versé le 7 mars 1829.

Neuhaus ne regretta pas le régiment de Naples. Il écrivait en effet le 15 mai 1829 à Sigismond Wildermeth:

Combien je suis scandalisé d'apprendre les nominations de Naples, malgré que je m'y attendais et que je n'avais nul intérêt; jamais je n'aurais cru que le gouvernement agirait si impolitique-

ment envers notre pays (1); soyez persuadé que le duc n'est pour rien dans cette intrigue et que c'était l'intention des capitulants de nous exclure de ces places en nommant des intrus non seulement des autres cantons, qui achètent des bourgeoisies dans nos montagnes, mais des Espagnols que l'on fait passer pour sujets évéchiens. (2) Enfin voilà donc pour le nouveau canton que trois seuls officiers de nommés, car il ne faut pas compter les jeunes gens qui ne font valoir des bourgeoisies que pour cette faveur et que le gouvernement ne devrait jamais accorder; mais il n'y a rien à faire. Seulement je ne peux concevoir que Heilmann (3) soit assez faible pour accepter une place qui l'obligera de se mettre sous les ordres d'un blanc-bec de 19 ans. Jamais je n'aurais accepté une pareille faveur. Enfin, je m'en moque et me félicite d'avoir retiré ma demande à temps; pour beaucoup je n'aurais voulu avoir un refus de ces messieurs qui me l'auraient trop accordé. Même nos officiers sont enchantés de cette injustice, tellement ils sont jaloux sur nous... puisque le lieutenant-colonel Muralt, qui reste pourtant à l'armée ici, a osé dire à des officiers qu'il était vrai que l'on avait trop avantagé ses neveux, mais que le gouvernement avait parfaitement agi d'exclure tous les officiers de l'évêché... comme n'étant pas faits pour représenter dignement le nom bernois. Enfin, je suis on ne peut plus charmé d'avoir quitté le régiment et je vous promets bien que l'on ne me reverra jamais dans un régiment capitulé.

* * *

François-Emile Neuhaus n'avait jamais cessé, à Anvers, de s'occuper d'Edouard Wildermeth. Celui-ci était un fort gentil garçon; mais il manquait d'énergie, de volonté. Au régiment, il s'était fait de nombreux amis; en leur compagnie, il menait joyeuse vie. Malheureusement, ces fêtes coûtaient fort cher. Ne recevant pas suffisamment d'argent de son père, Edouard en emprunta. Ces nouvelles dettes, il n'osa les avouer à Bienne et il essaya de les cacher à Neuhaus. Mais celui-ci finit par les découvrir. Edouard Wildermeth, pour s'excuser, prétendit alors que le lieutenant Schaffter, son camarade, ne lui ayant pas rendu une grosse somme d'argent qu'il lui avait prêtée, il avait dû recourir aux usuriers. C'était un mensonge: Neuhaus, indigné, admonesta avec véhémence le jeune officier. Puis, voulant arracher Wildermeth à ses mauvaises fréquentations, il fit des démarches pour le faire embarquer avec lui à Flessingue.

Je ferai en sorte, écrivait Neuhaus à Sigismond Wildermeth, qu'il ne reste pas longtemps au dépôt général, où il ne pourrait que perdre, car cette garnison est très préjudiciable pour des jeunes officiers qui ne trouvent d'autres ressources que de s'adonner aux liqueurs et à

(1) La principauté épiscopale de Bâle.

(2) De l'évêché.

(3) G.-F. Heilmann, après avoir servi aux Pays-Bas, passa, avec le grade de capitaine, au service de Naples. Il se rendit dans la péninsule le 10 juillet 1829.

la débauche, n'ayant absolument rien à faire, et où il s'en trouve parmi qui ne jouissent pas de la meilleure réputation. (1)

Le jeune homme commença à faire son trousseau. Car, écrivait encore Neuhaus au père d'Edouard (2), pour la traversée qui dure cinq mois environ, les officiers reçoivent une indemnité, mais à eux de payer ce dont ils ont besoin, « comme un lit complet, le vin, quelque viande fumée et autres articles; et payer au capitaine du navire le supplément de table si on en veut faire partie (même c'est d'obligation). Le gouvernement paye à l'armateur pour chaque officier 470 florins pour passage et pour la troupe 250 florins plus 14 sous des Pays-Bas par jour pour les vivres journaliers, par chaque personne indistinctement; cette dernière somme n'est pas suffisante pour subvenir aux frais de la table, ce qui vous oblige de suppléer à peu près autant à la cantine. Ainsi il me semble qu'en lui remettant 25 à 30 louis pour se mettre honorablement en route, il lui restera encore quelque argent en arrivant à Batavia, où il faut nécessairement encore divers articles imprévus. »

Mais tous ces préparatifs furent inutiles: Edouard Wildermeth ne se rendit pas dans les Indes néerlandaises.

* * *

La frégate *Fortitudo,* sur laquelle Neuhaus et 200 soldats se trouvaient, quitta Flessingue le 25 mai 1829. Le 17 octobre, elle arrivait à Batavia. Le 20 du même mois, l'officier biennois était incorporé au 18e régiment d'infanterie qui avait pour chef le colonel Bischof.

Il y avait, à ce moment-là, aux Indes néerlandaises, douze bataillons d'infanterie de six compagnies chacun. La première et la sixième de ces compagnies étaient composées d'Européens, les autres d'indigènes encadrés par des Européens. Le dépôt d'infanterie comptait de 5 à 6 000 hommes; les officiers étaient en majorité des Hollandais. En tout, la Hollande entretenait aux Indes une armée de 16 000 hommes. Le gouverneur militaire habitait Batavia, la capitale de Java.

Le capitaine François-Emile Neuhaus, après avoir commandé la 2e compagnie, puis la compagnie de subsistance, fut placé, le 10 mars 1830, avec le grade de major, à la tête de la 18e division d'infanterie. Il avait sous ses ordres toutes les troupes cantonnées à Rembang et à Samarang. Quelques officiers suisses servaient dans sa division:

(1) Lettre écrite à Anvers le 15 mai 1829.
(2) Dans cette même lettre du 15 mai 1829.

le capitaine Rismuller, le premier-lieutenant Ganz, les lieutenants Amann et Clignet.

Neuhaus participa à la guerre de Java qui, commencée en 1825, devait prendre fin en 1830. Cette guerre lui valut la médaille distribuée le 20 juin 1831 à tous ceux qui prirent part à cette dure campagne. Bien qu'il n'en vît que la fin, cette campagne fut dure pour Neuhaus également. Le climat de l'île l'avait fortement éprouvé. Si bien que cette même année 1830 déjà, il dut solliciter son retour en Europe afin d'y rétablir sa santé. Il s'embarqua le 26 octobre 1830 à bord de la *Marie-Hildegonda* où commandait le capitaine Glasener. Il avait été naturellement remplacé à la tête du 18e régiment d'infanterie et le 4 décembre il était attribué au 6e bataillon d'infanterie (Java).

* * *

La Belgique avait été annexée à la Hollande en 1815. Mais cette annexion, qui s'était faite sans leur consentement, déplaisait aux Belges. Ceux-ci n'attendaient que le moment de reprendre leur liberté. Ils n'avaient aucune sympathie pour Guillaume Ier de Nassau; ils n'aimaient pas les Suisses sur lesquels le roi pouvait compter pour enrayer tout soulèvement. Aussi firent-ils tout ce qui était en leur pouvoir pour provoquer le licenciement de ces soldats. On sait qu'ils y parvinrent en 1829. L'année suivante déjà, le roi regrettait le renvoi des Suisses. Les Belges, enflammés par la révolution de Juillet, soutenus par les Français et les Anglais, se soulevèrent en août 1830.

La Hollande était donc sous les armes quand la *Marie-Hildegonda* parvint en vue des côtes européennes. Mais, précisément à cause de cette révolution, à cause aussi, dit Neuhaus, des glaces que charriait l'eau des rivières, le bateau ne put aborder la Hollande. Il s'en alla toucher l'Angleterre; il arriva à Portsmouth le 14 janvier 1831. De là, le major Neuhaus se rendit à Londres. Après avoir séjourné près d'un mois et demi en Angleterre, il franchit la Manche sur un bateau de pêcheurs anglais. Malheureusement, non loin d'Hellevoetsluis, les glaces l'empêchèrent d'aller plus loin. Des « sauveteurs » vinrent à son secours, « sauveteurs » auxquels le major dut donner 150 florins.

L'air européen eut vite remis Neuhaus. Après quelques mois de repos, l'officier se sentit de nouveau tout à fait bien et prêt à reprendre l'uniforme. Cet uniforme, il le reprit d'autant plus vite que la Hollande avait besoin de tous ses soldats. Entré de nouveau en service le 24 avril 1831, un décret royal le plaça, le 9 mai, à la tête d'un bataillon d'infanterie avec lequel il fit campagne contre la Belgique. Il se conduisit bravement. Aussi le 2 octobre 1831 déjà, était-il

fait chevalier de l'ordre militaire de Guillaume, quatrième classe. Le 5 avril de l'année suivante, il recevait la médaille de bronze donnée aux soldats ayant bien servi la Hollande en ces jours si cruels pour elle.

On sait l'appui que la Belgique reçut de la France et de l'Angleterre. Son indépendance ayant été reconnue aux conférences de Londres par les grandes puissances, la Belgique s'était immédiatement érigée en royaume. Mais la Hollande refusait d'évacuer son territoire. Pour l'en chasser, la France dut envoyer le maréchal Gérard. Celui-ci, en novembre 1832, mit le siège devant Anvers que les Hollandais tenaient toujours. La place était défendue par le général Chassé. Ce courageux officier tint deux mois. Il y avait dans la ville quelques Suisses: Nicolas de Goumoëns qui fut tué deux jours avant la capitulation; le capitaine Johann-Henri König, qui devint plus tard général-major et quitta le service des Pays-Bas en 1859.

François-Emile Neuhaus était en ce moment-là à Hulst. Le 10 août 1832, incorporé, à sa demande, dans les troupes de la garde nationale d'Overysel, il avait été placé à la tête du bataillon 2, où il remplaçait le major Meyer, et envoyé en garnison dans cette place fortifiée; il était sous les ordres du lieutenant-colonel Le Bron de Pescela, commandant les troupes du 5e district de Hollande. Le lieutenant-général des troupes hollandaises était de Kork. Hulst était située dans les Flandres, non loin de l'embouchure de l'Escaut. Neuhaus prit donc part à toutes les opérations qui se déroulèrent dans la région de Gand et de Liége.

* * *

Sitôt rentré en Europe, François-Emile Neuhaus avait été rendre visite à la famille Lightenveld. Tous ses congés, il les avait également passés à Bois-le-Duc. Une telle fidélité devait avoir sa récompense. Le mariage de François-Emile Neuhaus et de Thérèse-Delphine Lightenveld fut enfin décidé. Il eut lieu le 15 octobre 1833 à Bois-le-Duc. François-Emile Neuhaus avait à ce moment-là 39 ans et sa femme, née en 1799, donc de cinq ans plus jeune que lui, 34 ans.

Un premier enfant naquit de cette union le 21 février 1835 à Kampen (Pays-Bas); c'était une fillette qui reçut le nom d'Elisabeth-Marie-Thérèse.

La garde nationale fut dissoute en 1835. Licencié le 11 mai de cette année-là, François-Emile Neuhaus fut, le 3 juin 1835, versé à nouveau dans l'armée coloniale. Le 23 du même mois, il recevait, à Rotterdam, signé du colonel de Muralt, commandant du dépôt général de Hardewyk, l'ordre de partir pour Java. Le 1er juillet, après

avoir été dire bonjour à sa mère et à ses amis de Bienne, il s'embarquait à Hellevoetsluis à bord du *Wysshandel*. Sa femme l'accompagnait avec la petite Elisabeth. Malheureusement, le voyage devait beaucoup éprouver celle-ci. La fillette mourut un mois après son arrivée à Batavia, le 20 novembre 1835.

Neuhaus, lui, eut grand plaisir à ce voyage, qui était un peu son voyage de noce. Il avait eu soin, avant de partir, d'acheter un cahier dans lequel il écrivit, pendant la traversée, des poèmes à la gloire de Napoléon, la *Brabançonne*, et quelques chansons qui, certes, ne manquent pas d'une certaine verdeur.

* * *

Le *Wysshandel* parvint à Batavia le 25 octobre 1835. Le 13 novembre, Neuhaus prenait, avec le grade de lieutenant-colonel, le commandement du 7e bataillon des Indes néerlandaises, dont les compagnies étaient cantonnées à Padang, Amboine, Bantan, Sourabaya, Chéribon et Samarang. Sa nomination lui avait été communiquée par le Suisse de Salis, secrétaire du général-major commandant les troupes des Indes néerlandaises. Le lieutenant-colonel Neuhaus fut à la tête du 7e bataillon jusqu'en 1840.

Neuhaus, je l'ai déjà dit, avait les qualités du soldat. Il était loyal et franc; pas très cultivé peut-être, pas très fin, mais généreux, bon. Cependant, cette générosité n'allait pas jusqu'à excuser les écarts de ses subordonnés. Lui qui exécutait fidèlement les ordres reçus, il exigeait de ses hommes une obéissance absolue. Il voulait qu'ils fissent toujours honneur à l'uniforme qu'ils avaient revêtu. Il demandait en tout de l'exactitude et de la ponctualité; il n'admettait aucune négligence. Il eut donc, dans son bataillon, souvent à sévir, car les hommes difficiles à mener ne sont pas rares dans les troupes coloniales.

Cependant, s'il était exigeant pour les autres, Neuhaus l'était aussi pour lui; il montrait l'exemple. C'est pourquoi ses hommes lui étaient très attachés.

En 1840, le régent de Batijoe s'étant révolté, Neuhaus fut envoyé à Sumatra. L'officier reçut, pendant la campagne, le commandement des troupes des Pays-Hauts de Sumatra. Il avait sous ses ordres le bataillon d'infanterie 1, qu'il commandait en personne, le bataillon 6 (capitaine Bernard), le bataillon 10 (major de Leau), la 7e division (dépôt général sous les ordres du capitaine Klaring), un détachement d'artillerie (capitaine comte de Bylandt) et un détachement de sapeurs et de mineurs.

La campagne, sans être meurtrière, fut assez pénible. L'ennemi ne se montrait jamais; mais, invisible, il était toujours présent. Un

coup de feu partait au moment où l'on s'y attendait le moins. La mort vous frappait quand vous paraissiez en parfaite sécurité. Il fallait toujours être sur ses gardes.

Mais si cette campagne lui causa quelque fatigue, elle permit aussi à Neuhaus de mesurer toute la grandeur de l'affection que lui portaient ses hommes. Ses subordonnés avaient pour leur chef les plus charmantes attentions. Ils cherchaient par tous les moyens à lui faire oublier les difficultés de son service. Le major de Leau écrivait un jour à Neuhaus: « Si vous avez besoin de quelque chose, veuillez me le faire savoir. Je vous envoie six cabangs de genièvre; nous en avions heureusement une bonne provision pour la cantine. Idem une caisse de vin; et un cabang de bière; et une caisse de mauvais cigares; mais ils valent toujours mieux que rien. »

L'insurrection mâtée, le lieutenant-colonel Neuhaus reçut, le 9 juillet 1841, le commandement du 12e bataillon d'infanterie, cantonné à Weltevreden et dans lequel servaient plusieurs officiers suisses: le capitaine de Salis, le capitaine Schorrer, le premier-lieutenant Schenk, le lieutenant Kupfer.

Aimé de ses hommes, estimé de ses chefs, le lieutenant-colonel Neuhaus pouvait s'attendre à monter encore, et fort rapidement, en grade. Mais il dut quitter les Indes néerlandaises plus tôt qu'il ne l'avait prévu. Sa femme, nous le savons, n'était pas de constitution très forte. Or, le climat de Java et de Sumatra n'est pas des plus sains. La chaleur, dans ces îles, est étouffante. Elle incommodait passablement Thérèse-Delphine Neuhaus. De plus, la jeune femme, à Bois-le-Duc, avait toujours vécu dans le luxe; elle n'avait jamais eu à se priver de n'importe quoi. Elle était faite pour la vie facile. Elle avait besoin de confort; elle aimait les salons, les jeux de la conversation; elle aimait le théâtre. Or rien de tout cela, elle ne le trouvait dans les îles où elle avait suivi son mari. Les maisons manquaient parfois du strict nécessaire; au camp de Weltevreden, l'indispensable faisait défaut. Thérèse-Delphine Neuhaus, cette femme si raffinée, si fine devait certainement souffrir de devoir vivre dans un pays qui ne pouvait lui offrir ce qu'elle appréciait tant dans la civilisation européenne.

Pourtant Thérèse Neuhaus ne se plaignait pas. Mais son mari dut un jour se rendre compte que sa femme dépérissait loin de l'Europe. Elle n'était pas suffisamment forte pour partager la vie d'un soldat. Neuhaus résolut donc de prendre sa retraite. Celle-ci lui fut accordée le 4 juin 1843. François-Emile était alors âgé de 49 ans. Il y avait 27 ans qu'il était au service de la Hollande, 32 ans qu'il portait l'uniforme.

Le 12 février 1843 déjà, avant d'avoir reçu la réponse du gouvernement des Pays-Bas à sa lettre de démission, il s'était embarqué avec les siens sur le trois-mâts hollandais *Emanuel* que commandait le capitaine Zeemann de Batavia.

Aux Indes, plusieurs enfants étaient venus agrandir la famille de Neuhaus: Marie-Elisabeth-Thérèse, née le 2 avril 1836 à Batavia, morte le 3 janvier 1839; Alexandre-François-Léonard, né à Batavia le 26 mai 1837; Emilie-Delphine-Eugénie, née à Batavia le 3 septembre 1838; Emilie-Marie-Anne, née à Batavia en 1839.

* * *

Après un voyage de 117 jours, le 11 juin 1843, l'*Emanuel* entrait dans le port de Rotterdam. Neuhaus demeura en Hollande jusqu'en automne. Le 4 septembre, après avoir obtenu son passeport pour la Suisse, il partit avec sa famille pour Bienne où il s'installa dans la maison de sa mère et de son frère Melchior-Alexandre. En 1854, il acheta l'immeuble du Ring qui abrite aujourd'hui l'école de musique; il y vécut avec son frère.

Thérèse-Delphine Neuhaus était revenue passablement fatiguée de Batavia. Fatiguée et malade. Elle était même si malade que l'enfant qu'elle mit au monde le 17 janvier 1844, sept mois après son retour de Sumatra, ne put vivre. Le petit Henri-Léonard-Jules-Alexandre mourut le 23 mars 1845.

Lors du passage en Hollande de la famille Neuhaus, Henriette Lightenveld avait proposé à sa belle-sœur, afin de la décharger, de prendre chez elle un ou plusieurs de ses enfants. Thérèse-Delphine avait tout d'abord refusé. Mais à Bienne, le bébé qui naquit au début de 1844, maladif, demandait de tels soins qu'elle finit par accepter la proposition de sa belle-sœur. Son mari se mit donc en route avec la petite Marie, âgée de 5 ans. Marie, pendant le voyage, attrapa la coqueluche. Sa tante, Henriette Lightenveld, une femme de cœur, douce, active, intelligente et fine, fut une mère pour Marie qui resta chez elle de nombreuses années.

Léonard Lightenveld, ses études de droit achevées, s'était établi comme avocat à Bois-le-Duc où, pendant les troubles de 1830, il fut le chef de la garde civique. Il devint, en 1844, membre du conseil d'Etat, après avoir été membre de la cour de cassation et du grand conseil. Léonard Lightenveld était donc un homme fort en vue. Chez lui, Marie Neuhaus fut choyée, entourée d'affection. Confiée à une excellente gouvernante, à des institutrices capables, la fillette reçut une très bonne éducation. Sa tante, fort psychologue, sut la comprendre. Elle finit par l'aimer beaucoup et l'enfant s'attacha fortement à elle.

A Bienne, Thérèse Neuhaus avait quelque peine à se remettre. Son mari faisait son possible pour lui rendre la santé. Hélas! sa faiblesse demeurait. En 1845, elle se rendit en Hollande revoir sa petite Marie et saluer les siens. L'année suivante, c'est toute la famille du colonel qui fit le voyage des Pays-Bas. A Bois-le-Duc, où il séjourna près de trois mois, Neuhaus refit connaissance avec ses vieux amis. Sa femme eut un tel plaisir à se retrouver dans sa ville natale qu'elle rentra beaucoup mieux portante à Bienne. Malheureusement, l'hiver l'affaiblit de nouveau. Au printemps, elle se rendit aux bains du Gurnigel. Elle s'y fit du bien; mais ce mieux ne fut, hélas, que passager. Thérèse-Delphine Neuhaus était trop malade pour pouvoir se remettre. Elle continua à décliner et mourut en 1848.

* * *

En 1851, Neuhaus fit un nouveau voyage en Hollande. Il revit sa fille; la petite eut quelque peine à le reconnaître et Neuhaus en fut très chagriné. Rentré à Bienne, il décida de reprendre Marie chez lui. Il écrivit dans ce sens à sa belle-sœur. Mais Henriette Lightenveld s'était attachée à la fillette. Cette fillette, ne la lui avait-on pas donnée? Elle écrivit à son beau-frère: « Je me rappellerai toujours quand vous arriviez tenant Marie dans vos bras: vous la mîtes dans les miens en disant: « Ma sœur, je vous la *donne*. — J'accepte, mon frère, » vous dis-je. Et, depuis ce temps, je l'ai toujours considérée comme ma fille. »

Madame Lightenveld trouva d'autres arguments encore pour essayer de décider son beau-frère à lui laisser Marie. Elle écrivait par exemple: « Delphine qui vous idolâtre ne pourra voir Marie partager vos caresses avec elle, car elle est très jalouse de votre affection; elle en dépérira peut-être; Marie aussi. Ainsi vous voyez, mon cher frère, qu'il faut laisser les choses comme elles sont. »

Henriette Lightenveld comprend que Neuhaus tienne à voir souvent sa fille. Eh! bien, qu'il vienne chaque année passer les mois d'été en Hollande. Ainsi tout le monde sera content et, dit encore Henriette Lightenveld: « Thérèse vous approuvera du haut de sa demeure céleste, car son intention bien sacrée était de ne jamais me l'ôter. »

Mais le colonel Neuhaus ne voulut rien entendre.

Depuis 1848, Léonard Lightenveld était devenu ministre de l'Intérieur, puis, à partir du 19 avril 1853, ministre des Cultes. Bien en cour, il était l'une des personnes les plus influentes de La Haye (1). Marie avait donc tout à gagner à rester chez lui. Mais son père avait

(1) Léonard Lightenvelt demeura ministre des Cultes jusqu'en janvier 1854. Puis il fut pendant de nombreuses années ambassadeur de Hollande près le gouvernement français.

décidé qu'elle rentrerait à Bienne: elle y revint donc fin 1853, après avoir passé dix ans chez sa tante qui l'aimait comme sa fille.

Le colonel Neuhaus avait placé, à 16 ans, son fils François à Neuchâtel, afin qu'il y fît un apprentissage dans une maison de commerce. C'est aussi à Neuchâtel qu'il voulut envoyer ses filles, Delphine fort probablement dans un pensionnat que lui avait recommandé son ami Prince-Wittnauer et Marie chez Madame Jacottot, une fille de ce Prince-Wittnauer, où elle se rendit en 1855.

Le 30 août 1854, à la suite d'un décret de Napoléon III, Neuhaus reçut, en qualité d'ancien vélite au 2e régiment des chevau-légers de la Garde impériale, la croix d'officier de la légion d'honneur. Ce ruban dut lui causer une bien grande joie, à lui qui avait pour Napoléon une si vaste admiration. Quelque temps auparavant, il avait déjà reçu la médaille de Sainte-Hélène.

Neuhaus conserva jusqu'à ses derniers jours une grande vigueur. La vie des camps l'avait aguerri. Il se promenait beaucoup. On aimait le rencontrer et discuter avec lui; il avait beaucoup vu et beaucoup retenu. Ses propos étaient toujours intéressants. Il était jovial, gai; il savait trouver le mot qui amuse. Il avait la politesse du soldat. Il était prévenant, d'une galanterie d'ancien régime. Un ami lui écrivait: « Rien ne m'étonne de ta part; je connais assez les politesses de manières qui te sont habituelles pour en avoir été autrement; on voit, comme me le disent quelquefois mes enfants, que tu as été à Paris, car il n'y a réellement que chez le peuple français où l'on rencontre cette urbanité. »

Neuhaus suivit avec passion la guerre de 1870. Le chef de l'armée française n'était-il pas à ce moment-là le neveu de Napoléon? De plus, sa fille Marie se trouvait dans la capitale française. Elle était, en effet, devenue, en 1863, la femme d'Amédée Schaffter, de Moutier, directeur du crédit foncier suisse. Amédée Schaffter mourut pendant le siège, à la suite des privations qu'il dut endurer. Il n'avait que 35 ans. Sa femme ne lui survécut guère. Marie s'éteignit à Paris le 25 décembre 1871, à l'âge de 32 ans.

Son père s'en était allé peu avant elle. En effet, François-Emile Neuhaus était mort à Bienne le 25 août 1871. Il était âgé de 77 ans. Sa fille Delphine s'éteignit le 23 juin 1901, à Moutier. Son fils Alexandre-François-Léonard, qui avait épousé Marie-Cécile Schaffter, vécut jusqu'en 1917.